« A bas le commissaire, crie la foule, nous | cette maison opéra une conversion comvoulons voir le Pape! » Il fallut céder, et le commissaire, tout en maugréant contre le fanatisme, permit qu'on ouvrit une fenêtre et qu'on en approchat son prisonnier.

Sitôt que Pie VI, encore revêtu de son costume de voyage, c'est-à-dire en simarre blanche recouverte de son manteau rouge, parut à cette fenêtre, toutes les têtes se découvrirent, un grand calme se fit, et de toutes ces poitrines jaillit un cri mille fois répété: « Vive le Saint-Père! Vive le Saint-Père! »

Pendant ce temps, le commissaire, debout près du Saint-Père, le chapeau sur la tète, continuait de se montrer insolent, lorsque des cris : « A bas le chapeau! A bas le commissaire! » partirent de toutes parts. Pour les faire cesser, celui-ci ferma la fenêtre, en disant aux prélats. « C'est assez, c'est assez! retirons-nous! »

Cette scène avait profondément ému le Pape, et son état s'en ressentit, au point qu'il fallut attendre trois jours à Grenoble avant de songer à pouvoir se remettre en route. Le 10 juillet, Pie VI repartait pour Valence avec arrêts à Moirans, Tullins, Saint-Marcellin et Romans, où se renouvelèrent des scènes que nous n'avons plus à décrire. Rolland avait été remplacé par Boiselot, puis par Curnier et Roussillac; mais, tout en changeant de nom, ces commissaires et ces gendarmes ne changeaient ni leur rôle, ni leurs procédés. Faisons pourtant une exception pour Rolland; quand ce sous-commissaire vit, à Saint-Marcellin, sa mission terminée, il vint respectueusement saluer le Pape. Pie VI, pour lui témoigner sa reconnaissance, le pria de l'accompagner jusqu'à Romans. Le commissaire accepta, et, de gardien officiel du Saint-Père, il fut heureux d'être quelque temps son compagnon officieux et dévoué.

Notons encore, en passant, la conduite admirable de deux femmes, Mmes de Chabrières et du Vivier-Lentiole, travesties en servantes et préparant à Romans la maison d'un révolutionnaire. M. Chabert, où fut reçu Pie VI. Le passage du martyr dans

plète: M. Chabert demanda à Mme de Chabrières de lui indiquer un prêtre non assermenté auquel il se confessa le jour même.

Le 14 juillet, dès 4 heures du matin, le Pape dut se remettre en marche pour Valence; c'était la dernière station de ce long chemin de croix.

VIII. PIE VI ARRIVE A VALENCE LE 14 JUILLET - ON L'ENFERME A LA CITADELLE - LES ADMINISTRATEURS DE LA DROME - DÉVOUE-MENT DES CATHOLIQUES - DOULEURS PHY-SIQUES ET MORALES DU PONTIFE - BRI-GANDAGES DES RÉVOLUTIONNAIRES A ROME - LE DIRECTOIRE DÉCIDE DE TRANSFÉRER LE PAPE DE VALENCE A DIJON - LA MALADIE ARRÊTE CE PROJET - CURNIER REMPLACÉ PAR BROSSET - PIE VI RECOIT LES SACREMENTS - SA SÉRÉNITÉ ET SON PARDON SUPRÊME — LA MORT D'UN SAINT

A Valence, où Pie VI arriva le soir du 14 juillet 1799, on avait célébré, l'année précédente, l'anniversaire de la prise de la Bastille avec une particulière solennité. Le peuple, en cette odieuse fète, avait uni dans sa haine le souvenir de Louis XVI à celui de Pie VI, jetant dans les flammes d'un bûcher allumé sur la place publique l'effigie du roi-martyr et l'image du Souverain Pontife. On avait remarqué que la flamme avait respecté cette dernière image, s'arrêtant tout autour de la croix peinte sur la poitrine de la future victime de la Révolution française.

L'arrivée du Pontife dans la ville et à cet anniversaire avait dérangé les préparatifs et Curnier, le commissaire du Directoire de la Drôme (1), dut s'excuser auprès du ministre de l'Intérieur, qui lui avait demandé raison d'une telle négligence. Sa réponse est curieuse: « Les préparatifs qui avaient nécessité l'arrivée du Pape ont empêché la commune de Valence de donner des soins à cette solennité..... Il s'est fait un si grand concours de peuple sur son passage, que les corps administratifs et la garde nationale avaient dû se réunir pour le recevoir et protéger son entrée à la citadelle. »

C'était donc à la citadelle que l'on conduisait le saint prisonnier. Au centre de cette citadelle, on avait bâti sous Louis XV une maison assez vaste pour M. de Marcieu, alors gouverneur de la province. De sa destination première, cette maison avait gardé le nom d'hôtel du Gouverneur. Titre pompeux, car la maison était alors dans le plus lamentable état de délabrement. Les cinq administrateurs de la Drôme : Lermy, Devdier, Daly, Algoud et Boveron, ne s'en préoccupaient guère, bien qu'ils fussent avertis de la prochaine arrivée du proscrit, comme ils l'appelaient. En vain Curnier, le commissaire du département, leur reprochait-il leur indolence : quand le proscrit arriva, rien n'était encore prêt. Quelque répugnance qu'ils en éprouvassent, les administrateurs furent heureux de recourir à la générosité des aristocrates, générosité qu'ils avaient naguère refusée avec hauteur. Lorsqu'ils apprirent enfin que le Pape arrivait, ils demandèrent à MM. de Jansac et de Rostaing, à MM. Roux, de Ravel, de Montalivet, de Saint-Germain, Savoye et de Bressac, de faire apporter à la citadelle tous les meubles qu'ils voudraient bien prêter, s'engageant d'ailleurs à les rendre.

Cet appel fut entendu; les meubles arrivèrent en abondance. Mme la marquise de Veynes présida à leur mise en ordre, se réservant d'offrir elle-même ceux spécialement destinés à la chambre du Saint-Père. Elle n'y plaça que deux pièces ne lui appartenant pas; c'était un crucifix apporté par Curnier, et un tableau représentant l'Ecce homo, fourni par la mère du général Championnet.

« Pie VI, à peine étendu sur le lit où il devait mourir, aperçut ce tableau, le considéra longtemps, et, établissant une sublime différence entre les souffrances de son Sauveur et les siennes, il dit aux prélats qui l'entouraient : « Je n'ai pas encore combattu jusqu'à verser mon sang (1). »

Dès le 12 juillet, l'avant-veille du jour de l'arrivée du Pape, les administrateurs avaient eu soin de prendre un arrêté en vingt articles dans lesquels, sous prétexte d'assurer la tranquillité publique, ils forgeaient de lourdes chaînes au ci-devant Pontife de Rome. Il était prévu qu'un corps de garde d'au moins 15 hommes serait sans cesse autour du Pape; celui-ci, sous aucun prétexte, ne devait franchir l'enceinte de la citadelle; personne, à l'exception du commissaire et des administrateurs en corps, ne pouvait y pénétrer, etc., toutes mesures plus vexatoires les unes que les autres.

Boveron s'honora en refusant de signer cet arrêté. Avec Curnier, il ne cessa de prodiguer au Souverain Pontife les marques de son respect, et l'on sait quel courage il fallait alors pour en agir ainsi, même vis-à-vis d'un Pape. Au reste, malgré les consignes sévères et les dangers que pouvaient courir les fidèles, plusieurs, tantôt sous un déguisement, tantôt par le moyen de cette clé d'or qui ouvre les portes même gardées par des républicains, purent pénétrer jusqu'au prisonnier. C'est ainsi que Mmes Ferrier de Montal, de Joceleyn et Championnet virent plusieurs fois le Pape. L'ambassadeur d'Espagne, Pierre de Labrador, avait obtenu des administrateurs un passe-port qui lui permettait chaque jour l'entrée de la citadelle. C'est par l'intermédiaire de ce diplomate que l'Espagne faisait parvenir au Pape ses aumônes abondantes que l'on remettait à Mgr Spina.

Ces visites sans doute rompaient la monotonie de la vie du Saint-Père; mais, ce qui le consolait le mieux, c'était la présence dans la citadelle d'un autre prisionnier, Jésus-Christ lui-même, résidant dans une petite chapelle voisine de la chambre du Pontife. Dans les premiers jours, tous les prêtres de sa suite purent y célébrer les Saints Mystères. Mais Daly et Devdier l'apprirent et réclamèrent les clés de la chapelle. Curnier, toujours dévoué, témoin du chagrin des prélats auxquels l'ordre avait été transmis, leur dit en souriant : « Rendez les clés, puisqu'on vous les demande, mais

<sup>(1)</sup> Archives de la Drôme.

<sup>(1)</sup> DE FRANCLIEU, p. 150.

et le Pape qui, durant tout son voyage avait toujours portée suspendue à son cou une petite custode contenant la Sainte Eucha-

laissez les portes ouvertes! » Ainsi fut fait, | ristie, put continuer de jouir ainsi du voisinage de son Consolateur (1).

De consolateur et de consolation, certes! qui donc en eut jamais un plus pressant



besoin? Un jour que l'abbé Marotti disait à Pie VI que sa dure captivité serait le temps le plus glorieux de son pontificat : « Ah! dit-il, que mes souffrances sont grandes, mais les peines de mon cœur le sont bien davantage! Les cardinaux, les évêques dispersés.... Rome!.... Mon peuple!.... l'Eglise!!.... l'Église!!!... Voilà ce qui, se décidait lui-même à s'enfuir à Gaëte.

nuit et jour, me tourmente; en quel état vais-je donc les laisser!....

plus lamentables. Les cardinaux Busca, Mattei, d'York et Gerdil étaient en fuite; Maury était arrivé à Venise déguisé en voi- Archetti avait été conduit à Rome, d'Ascoli.

Le sort des cardinaux était, en effet, des , turier; le doyen du Sacré Collège, Albani, était poursuivi par les révolutionnaires, qui s'étaient engagés à le ramener mort ou vif;



dont il était l'évêque, au milieu d'un piquet de gendarmes. Joseph Doria, arrêté dans son palais, venait d'être enfermé dans un couvent converti en prison; Borgia, Della Somaglia, Carendini, Roverella, Vicenti, étaient en fuite; celui qui devait être le grand cardinal Consalvi était conduit à Naples et menacé d'ètre envoyé à Cayenne.

Comme pour mettre le comble à des douleurs si poignantes, deux membres du Sacré Collège, imitant Judas, affligeaient Rome du spectacle de leur défection. C'étaient Altieri et Antici. Rome, au reste, dont nous n'avons pas parlé depuis que nous l'avons quittée à la suite de Pie VI, était dans l'anarchie. La République y avait été proclamée

<sup>(1)</sup> Cette custode ou pyxide, donnée par le Pape luimême à Mª de Chabrières, fut remise par elle à son confesseur, M. l'abbé Desandrés. Celui-ci l'offrit à M"Chartrouse, évêque de Valence, lequel, à son tour, en fit cadeau, en 1848, à Pie IX, alors persécuté, comme son vénérable prédécesseur. La pyxide arriva à Rome le 22 novembre, juste la veille du jour où le Pontife

établi, composé de sept membres et soutenu par cette populace qui se retrouve à toutes les révolutions. « Vagabonds de tous pays, qui se ruèrent sur les palais les plus riches, les chapelles et les couvents les mieux dotés de la ville des Papes. Des juifs, venus à la suite de l'armée française, achetaient à vil prix ce que les soldats et les officiers se procuraient par ces odieuses et sacrilèges rapines. Les hautes familles de Rome, qui, par bienséance, avaient fait aux officiers un accueil plein de politesse, se plaignirent de ces procédés et ne considérèrent plus l'armée française, quelques jours après son arrivée, que comme une bande de larrons embrigadés (1). »

Pour donner satisfaction aux réclamations si légitimes des Romains, le général d'Allemagne, qui avait remplacé Masséna, dut faire fusiller 24 des principaux voleurs, y compris un chef de bataillon, nommé Charrier, désigné par la voix publique comme un concussionnaire.

Mais revenons à notre auguste prisonnier. Si nous l'avons quitté quelque temps, ce n'est que pour montrer combien les tristes nouvelles qu'il recevait de Rome justifiaient les cris de douleur que lui arrachaient tant d'angoisses.

Les victoires de Souwarow à la Trébia et à Nobi (août 1799) semblaient faire espérer quelque adoucissement à tant de maux; le contraire arriva. Dès le 22 juillet, le Directoire de Paris, préoccupé des progrès de l'armée austro-russe, lança un arrêté en vertu duquel le Pape, considéré comme un otage, serait transféré de Valence à Dijon. Ce fut un prêtre apostat et régicide, Sieyès, qui signa cette odieuse mesure. Ce trait de ressemblance avec son divin Maitre eut sans cela manqué au « ci-devant Pape », comme disait le président du Directoire exécutif. Le 25 juillet, une lettre du ministre de l'Intérieur, Ouinette, informait Curnier de ce nouvel attentat.

Curnier dut transmettre cet ordre à

par Berthier et Masséna. Un directoire fut | Mgr Spina, le priant d'avertir le Saint-Père, et il fixa comme il suit l'itinéraire de Valence à la frontière du département de la Drôme. Départ de Valence le 25 thermidor (13 août 99), coucher à Tain: le 26, à Saint-Vallier; le 27, au Péage; le 28, à Vienne, avec repos d'un jour; le 30, à la Guillotière, parce que «l'archevêque de Corinthe désire que le Pape ne couche pas dans la commune de Lyon ».

> Ce n'était là qu'un mensonge. Réal, commissaire central de l'Isère, est plus explicite. Il écrit à son collègue du Rhône: « Je crois devoir vous prévenir, citoyen collègue, d'après le séjour que fit le Pape à Grenoble, qu'une vaine curiosité attirera sur son passage, et notamment à la Guillotière, un grand concours de monde, vu la proximité de Lyon, mais vous êtes là! »

> Le commissaire de Saône-et-Loire est plus cynique encore : « J'apprends, dit-il à son collègue de la Drôme, que le ci-devant Pape doit être transféré de Valence à Dijon; je vous invite à me faire connaître l'époque de l'arrivée à Mâcon de cet individu..... »

> Celui qui signa cette lettre s'appelait Roberjon.

> Mais toutes ces écritures, toutes ces précautions de geôliers mal appris allaient être inutiles. La paralysie dont Pie VI souffrait depuis longtemps envahissait les entrailles. Mgr Spina l'avertit cependant des desseins du Directoire: « Ah! répondit simplement le martyr, j'espérais qu'ils me permettraient de terminer ma vie dans ces lieux..... Que la volonté de Dieu soit faite!! »

Cependant, le mal faisait de rapides progrès; le Dr Blein, appelé au chevet du malade, déclara l'état grave et prescrivit le plus complet repos. Curnier s'empressa d'en informer les administrateurs de la Drôme et, en même temps (6 août 1799), il écrivait au ministre:

..... Le médecin de l'hospice qui donne des soins au Pape déclare que l'on ne peut sans un danger imminent l'exposer aux fatigues d'un voyage, surtout en cette saison. Il est dans un état de faiblesse tel, qu'une grande partie du jour, il ne peut ni parler ni se mouvoir.....

N'est-il pas de la politique du gouvernement français, osait-il ajouter, de conserver cet otage

mort, on aura bientôt procédé à l'élection d'un autre l'ape, qui, peut-être, d'accord avec les puissances coalisées, aiguiserait les armes les plus acérées du fanatisme contre la République francaise, afin de grossir les légions de nos ennemis..... (1)

Les trop fameux membres du Directoire, quelque besoin qu'ils en eussent, n'aimaient point qu'on leur fit la leçon. Celle que leur donnait Curnier ne fut-elle pas de leur goùt; les sentiments de bienveillance de ce commissaire leur étaient-ils suspects, toujours est-il que Barras et Sievès le révoquèrent de ses fonctions et les confièrent à un nommé Brosset.

Une amélioration légère s'était produite dans la santé de l'auguste vieillard qui, le 15 août, put assister à la messe et communia de la main de Msr Spina; mais cet effort avait épuisé ses forces et Pie VI rentra dans sa chambre plus souffrant que jamais.

Ce fut le moment que Brosset choisit pour notifier au Pape son prochain départ. En vain les prélats voulurent-ils intervenir, Brosset resta sourd à toutes réclamations. Cependant, il fallut bien se rendre à l'évidence: le Directoire et le ministre de l'Intérieur lui-même durent consentir à surseoir à l'exécution de leur cruel arrêté.

L'état du malade devint tel, que l'on fit venir de Grenoble le Dr Duchadoz; de concert avec le D' Blein, il tenta un traitement plus énergique. Mais tout était inutile.

Le 26, le moribond retrouva toute la sérénité de son âme et la lucidité de son esprit; mais, le lendemain, sentant ses forces épuisées, il se confessa, revêtit son rochet, sa mozette et son étole, et reçut le Saint Viatique.

Lorsque le Saint Sacrement fut déposé sur une table en face de son lit, le Pontife s'unit à la profession de foi que récitait à ses côtés Mgr Caracciolo; puis, quand Mgr Spina, s'approchant, éleva la Sainte Hostie, le Pape, d'une voix mourante, s'écria: « Seigneur Jésus-Christ, vous voyez devant vous le pasteur du troupeau catholique; il est

important le plus qu'il se pourra, puisqu'étant | exilé et il va mourir! Père très clément, doux Seigneur, donnez le plus ample pardon à tous ses ennemis et à tous ses persécuteurs..... Rétablissez à Rome la chaire et le trône de saint Pierre..... Rendez la paix à l'Europe...., mais surtout la religion à la France qui m'est si chère et qui a toujours si bien mérité de l'Église (1)! »

Après ces sublimes paroles, le Pape reçut le baiser de son Dieu; puis il fit avec le P. Fantini une longue action de grâces. Le reste de la journée fut employé à la prière et au repos; enfin, le Pape dicta un codicille qu'il put encore signer de sa main défaillante.

Le lendemain, 28 août, la faiblesse augmenta: « Très Saint-Père, lui dit Mgr Spina, je vais administrer à Votre Sainteté le sacrement de l'Extrême-Onction. » Le Pape sourit paisiblement et témoigna par un signe de tête, - car la parole était devenue difficile, — toute la joie qu'il ressentait de cette proposition. Il s'associait à toutes les prières de l'Église; il invoquait la Sainte Vierge, il embrassait son crucifix et montrait une admirable résignation.

La nuit qui suivit fut mauvaise. Les prélats et les personnes de sa suite entouraient sa couche; le pieux Pontife aurait voulu les consoler, mais les paroles déjà expiraient sur ses lèvres. A un moment toutefois, il retrouva quelque énergie. Le P. Fantini, lui rappelant que Notre-Seigneur avait pardonné à ses bourreaux, lui demanda s'il pardonnait à ses persécuteurs, il fit un effort: « Domine, ignosce illis, dit-il; puis, appelant d'un signe Mgr Spina, il ajouta: Recommandez surtout à mon successeur de pardonner aux Français comme je leur pardonne de tout mon cœur (2). »

Ce furent ses dernières paroles. Le Moniteur du 24 fructidor eut le courage de les reproduire.

A 1 h.20 du matin, après avoir reçu une suprême absolution et l'indulgence in arti-

<sup>(1)</sup> PETIT, Hist. contemp. de la France, t. IV, p. 271.

<sup>(1)</sup> DE FRANCLIEU, p. 185.

<sup>(1)</sup> NODARI, Vita Pii VI, cité par de Franclieu, p. 194. (2) Raccommandate al mio successore di perdonare ai Francesi in quella stessa maniera, ch'io col più profondo del mio cuore loro perdono!